



1. ÉDITORIAL

LE CONTRAT SANS LA CONFIANCE ?

Spinoza est un des premiers à s'être avisé de comprendre le lien social comme une sorte de pacte par lequel chacun optimiserait l'exercice de sa puissance, or, quelques pages plus loin, il dénie toute validité aux vœux définitifs. Même s'il est vrai que le contrat et le serment diffèrent en nature, n'y a-t-il pas là une contradiction rongée ? Quel pacte oblige celui qui d'aucun serment n'est capable ? Concevoir la société comme une composition d'individus calculateurs, sortes d'atomes d'humanité, cela pourrait bien aller si au moins chaque atome, infrangible, était solidement uni à soi.

Or voici que l'atome lui-même est fragmenté, l'individu privé de confiance en soi, fissionné par le soupçon. Une lucidité qui anatomise les passions, les intérêts, les pulsions, défait le sujet lui-même : pourquoi faudrait-il que le lien qui le lie aux autres soit plus solide que celui qui l'attache à soi ? Comment peut-on donner sa parole quand on a appris à déchiffrer les ambiguïtés, quand derrière chaque mot on peut entendre bruir mille voix ? Le soupçon a achevé son œuvre quand, alors même qu'on n'accepte plus que des contrats, on mine ce qui les rend possibles.

Le soupçon est comme un doute qui aurait mal tourné. Il porte une accusation : *ce n'est pas innocent*, dit-on pour faire savoir qu'une attitude a plus de sens qu'on ne l'attendrait. Et l'on hoche la tête... Ce mot est celui d'un délateur. Le soupçon, à la différence du doute, suit à la trace des *signes*, alors que le doute met en quête de *preuves* ou de raisons. Interprétation plutôt qu'enquête. Or l'interprétation, emportée par le vertige de l'abyme, peut ne jamais en finir, car tout fait signe. Folie qui fait la ruine du malheureux Othello, aux yeux duquel chaque signe d'amour atteste une trahison, et cela l'emporte dans les fureurs de la jalousie. Sa folie

est d'enquêter sur des signes comme on le fait sur des preuves.

Le soupçon engage dans les ramifications multiples d'une généalogie, alors que le doute volontaire, celui de Descartes, espère trouver, sous le complexe, du simple. Un atome, en somme. L'erreur de cette réduction du complexe au simple était sans doute de penser que la simplicité était au commencement alors que, pour l'individu qui se lie à lui-même dans un acte de foi, elle est devant lui. Le fleuve a-t-il une seule source, ou en a-t-il autant que d'affluents, rivières et ruisseaux qui se mêlent en lui ? Qu'importe ! Il suffit de savoir qu'il n'a qu'une seule fin. Alors que douter est un geste audacieux de confiance dans la raison, le soupçon mine la raison elle-même. Surtout la raison, en laissant entendre qu'elle est encore une croyance. On en vient même à se complimenter de ne pas avoir de réponses. Nul ne peut ainsi s'engager, nul ne peut ainsi éduquer. Car, à défaut d'avoir des réponses, il faut répondre. Il est urgent de douter du soupçon qui rend fou, il est urgent de croire.

Jean-Noël DUMONT

A l'intérieur de ce numéro :

- | | | |
|---|------------|---|
| 1 | Editorial | <i>Le contrat sans la confiance ?</i> |
| 2 | Article | <i>Les paradoxes de l'éthique, S. Plus Informations</i> |
| 3 | En bref... | |
| 4 | Agenda | <i>19 déc. 2002 – 23 janv. 14 juin 2003</i> |

2. ARTICLE

LES PARADOXES DE L'ETHIQUE

par Sarah PLUS, agrégée de philosophie
enseignante à l'Ecole Centrale

Elle accompagne au *Collège Supérieur* le groupe
Les Blouses Blanches en parlent...

Mot à tout faire, invoqué en tout lieu et par toute bouche, l'éthique semble désigner une série d'apories, semblables aux paradoxes de Zénon qui démontrait l'impossibilité du mouvement. Comme on dénonce aujourd'hui l'hypocrisie de l'éthique. Diogène lança un coq au milieu de l'assemblée : après l'avoir regardé marcher, il s'en alla lui-même. Donc le mouvement existait, en dépit des paradoxes. Qu'en est-il de l'éthique ?

La demande

Médecins, infirmiers, juristes, ingénieurs, commerçants, politiciens, savants demandent qu'on invente enfin une éthique capable de marquer les limites à ne pas dépasser dans leurs pratiques : dans le local et le global de leurs activités, ces professionnels formés assidûment aux enjeux techniques de leurs disciplines s'avouent démunis pour résoudre la question du sens de leurs actes. Ils font appel à des philosophes et à des comités réunissant diverses religions et métaphysiques, mais regrettent que leurs réponses s'avèrent si souvent casuistiques. Où arrêter la vie ? Où la faire commencer ? Jusqu'où la manipuler ? Quel équilibre entre des pays qui n'ont pas voix au chapitre lors des négociations sur le marché international ? Annuler une dette, est-ce utile, philanthropique ou utopique ? Elever le coût de ses produits afin d'améliorer les critères de sécurité et de durée, veiller au long terme, au paysage et aux gens, dans des actions commanditées sous la pression de facteurs économiques, relève-t-il encore de la responsabilité de l'ingénieur ? Quelle recherche sur les animaux, sur les séquençages génomiques ? Dans ces domaines divers, nulle certitude ne semble possible, et à chaque fois une situation limite, parce que nouvelle, paraît mettre à mal la bonne conscience des sciences et des techniques pour faire peser sur elles la culpabilité de détresses humaines, personnelles ou collectives. Sur ces problèmes qui touchent la société d'aujourd'hui et de demain, ne pourrait-on établir une norme universelle sur le modèle des sciences de la matière qui s'emploient à établir des règles et des lois de leurs objets ? En d'autres termes, ne peut-on légiférer sur l'homme et le monde ?

Les repères et le sens

En interrogeant le sens de leurs actions, ces professionnels de la santé, du droit, de la technique, de l'échange, de l'Etat, de la matière vivante ou

inerte, révèlent l'absence de repères contemporains. Comment établir le sens sans orientation ni perspective ? Depuis Descartes, les géomètres enseignent que, pour discerner la direction, il faut une base et des axes, qui quadrillent la page blanche où tracer la ligne capable de représenter une réalité autrement complexe. Cette base et ces axes ne représentent rien, mais ils aident à lire le graphe : ils fournissent la légende indispensable pour comprendre. Quelle que soit la figure, le géomètre peut, grâce à cette légende, interpréter le dessin, le rapporter à un fait (une chute ou un tourbillon), et surtout, se mettre d'accord avec son voisin géomètre sur la justesse de son interprétation. Il peut étudier l'inconnue variable capable de représenter une infinité de situations différentes, son comportement en des points critiques ou aux limites, et les conséquences de ses modifications.

Or nos actions manquent aujourd'hui de tels repères : nous oscillons entre l'absence de définition précise ou la surabondance des principes ; nous manquons de géomètres. La devise platonicienne demeure intempestive : « Que nul n'entre ici, s'il n'est géomètre. » Il faut commencer par tracer le plan, avant d'entreprendre la construction du bâtiment technologique et politique contemporain.

Deux interprétations de l'éthique : disciplinaire ou consultative

Quel est le paysage actuel de l'éthique ? Certains pays, comme le Canada, ont inventé des professionnels de l'éthique : bio-éthiciens, qui donnent une grille de lecture des enjeux humains correspondant aux actes médicaux ; ingénieurs adhérant explicitement à une charte d'éthique symbolisée par un anneau de fer, lorsqu'ils s'engagent à respecter certaines conditions de bonne pratique, etc. L'éthique devient alors une discipline parmi les autres, dont l'on peut édicter les principes ; il existe des spécialistes d'éthique, donc une structure les instituant et les mandatant comme tels ; et cette communauté de professionnels d'éthique évalue au cas par cas les situations. D'autres pays, comme la France, refusent d'institutionnaliser l'éthique, parce qu'elle ne définit pas un savoir ni une discipline propre, mais recoupe la déontologie de chaque corps de métier : l'ordre des médecins ou des avocats, la communauté des ingénieurs ou des chercheurs, les principes de la démocratie ou du libre échange et du marché libre. En renonçant à édicter des normes, la France défend un libéralisme de l'éthique, qui suppose la responsabilité souveraine de chaque corps professionnel dans son domaine. Même si elle propose des comités consultatifs d'éthique, ceux-ci ne peuvent décider : ils conseillent. Entre ces deux conceptions, l'une prompte à l'institution, l'autre réticente, y a-t-il un accord préalable précis sur ce qu'on attend de l'éthique aujourd'hui ?

L'origine commune

Aussi différentes soient-elles, ces deux interprétations contemporaines de l'éthique se réfèrent à une même origine. Comme toute origine, elle allie l'histoire, le mythe et la raison : Hippocrate, ou son école, crée un serment, qui fait du disciple un médecin à part entière. D'une position où il recevait tout de son maître, le disciple devient son pair parce qu'il s'engage en sa présence : ce serment constitue un acte performatif qui permet d'accéder à une nouvelle dimension, que nul ne peut transmettre mais que le médecin en puissance doit à son tour assumer pour devenir actuellement un médecin. Hippocrate discerne en effet trois dimensions complémentaires et indispensables pour exercer l'art médical : la connaissance scientifique des critères de diagnostic, de pronostic et de thérapeutique ; la longue expérience acquise auprès d'un maître qui forme son disciple au chevet du malade ; l'engagement solennel devant et dans une communauté. Pour la première et l'unique fois, le futur médecin dit « je » avant de s'effacer sous sa fonction, que symbolise aujourd'hui l'uniforme de la blouse blanche en ce qu'il représente LA médecine. Pour la première fois, de façon définitive et performative, le médecin en puissance devient médecin en acte : personne, il définit sa relation à autrui ; expert, il définit les règles de son expertise ; il promet, et du fait de sa promesse, gagne une nouvelle dimension sociale, professionnelle et personnelle. Quelle rémanence conserve le palimpseste de ce récit originaire, alors que la plupart des jeunes médecins diplômés, expérimentés, ne prêtent plus un serment qu'ils dénoncent « hypocrite », tout en reconnaissant qu'ils demeurent confrontés aux mêmes difficultés ?

Universel et relatif

Le serment d'Hippocrate se voulait universel, pour tout médecin, face à tout malade, en tout lieu et en tout temps ; or la multitude des infractions commises à son encontre fit rejeter le serment hypocrite qui ne parvenait pas à respecter cette vocation universelle. Au lieu de vérifier la règle, l'exception ou l'infraction l'ont, de fait, annulée. Cette critique s'avère justifiée à certains égards ; malheureusement, le non-engagement hippocratique s'est établi comme un fait accompli, puisque de nombreuses facultés n'obligent plus leurs élèves à prêter serment, sans que le corps médical ait osé cependant ni l'énoncer publiquement ni formuler les conséquences de cet "oubli". Outre son aspect tacite, cette rupture à l'égard de l'origine de la médecine semble méconnaître la valeur de l'universalité : même si l'universel n'existe qu'au titre d'horizon, il régule les actions sublunaires. Or cette critique n'a pas compris que le serment d'Hippocrate dessinait la ligne repère vers laquelle devaient s'orienter les actions médicales, comme vers leur asymptote. N'ayant plus de repère tracé dans l'espace absolu de l'universel, la médecine a perdu

son sens et oscille comme une boussole affolée. L'ambiguïté contemporaine de la quête éthique naît sans doute du relativisme actuel, qui nie la possibilité, pour l'homme, d'accéder à une vérité universelle : à défaut de cette plate-forme ou de cet horizon objectif, les savoirs et les pratiques s'engluent dans la subjectivité de chacun, monade sans porte ni fenêtre. Le seul critère pertinent pour une éthique valide réside alors dans sa capacité à fédérer un certain nombre de chapelles relatives les unes aux autres, afin de créer ainsi un consensus, une zone d'accord momentanée et localisée. D'un engagement personnel face à l'universel, l'éthique devient un consensus local et temporel. Cette dernière conception demeure celle de l'opinion ; bien loin de prétendre à l'objectivité universelle du géomètre, elle se restreint à une association temporaire de personnes ressortissant à différentes origines ; c'est ainsi que les comités consultatifs d'éthique regroupent des personnes issues de religions, de domaines de recherche et d'écoles politiques différents. On cherche alors le point d'intersection possible entre ces ensembles humains, comme si l'éthique désignait quelque impensé, quelque inconscient collectif présent, sans que ses dépositaires le sachent. L'histoire enseigne pourtant que là où il y a accord de la foule, gît plus souvent la violence que la sagesse : elle avertit de se méfier de cet inconscient, qui recueille assez facilement les peurs et les illusions, plutôt que la fine fleur de la culture qui semblerait définir une éthique possible. Le juste et le bien ne caractérisent pas le plus petit dénominateur commun de nos opinions, mais au contraire le plus paradoxal : ils définissent un but vers lequel tendent nos actions, plutôt que leurs pré-supposés. A cette représentation sociologique de l'éthique (« dis-moi d'où tu viens, je te dirai quelle est ton éthique, et nous verrons alors, si nous avons une éthique commune possible. »), s'oppose par conséquent la conception « géométrique » de l'éthique : la même opposition confrontait les Sophistes aux philosophes d'Athènes, lorsqu'ils réfléchissaient sur l'utile, le bon et le juste ; ou encore, les maîtres qui défendaient l'indépendance de leur propre école médicale, face à Hippocrate, lorsqu'il "invente" un universel médical. A vrai dire, le débat n'a guère changé, si les noms ne sont plus les mêmes.

Métaphore de la mesure

La géométrie n'offre pas seulement une métaphore pour se représenter la réalité idéale de l'éthique : elle en énonce la logique. Il y a une analogie entre la géométrie et l'éthique, comme le supposait encore à l'âge classique Spinoza. La géométrie connaît l'artifice de sa démarche, puisqu'elle commence par énoncer des définitions qui créent ses objets : le point, le plan, la droite, le cercle n'existent pas avant, ni en dehors de leur définition géométrique. Toujours

imparfaites, les figures empiriques reflètent à peine les définitions logiques. Le cercle n'existe ni sur le tableau ni sur l'ordinateur ; seule son idée s'avère réelle. Or, paradoxalement, la géométrie crée un espace, des objets, des relations, sur lesquels s'accordent des hommes. Elle découvre un espace réel qui demeurerait inaccessible avant qu'elle ne propose les chemins d'accès, autrement dit les méthodes. Originellement, Thalès puis Euclide révèlent l'espace tri-dimensionnel de la géométrie, où par un point ne passe qu'une droite parallèle à une autre ; leurs successeurs découvrent de nouveaux espaces à multiples dimensions en re-travaillant les définitions et les axiomes traditionnels. Parallèlement, les physiologues antiques construisent théoriquement le monde, à partir des éléments premiers du réel, qui constituent aussi les définitions fondamentales du savoir ; puis les physiciens de l'âge classique inaugurent l'espace de la distance et du temps où s'unifient les lois du mouvement, tandis que leurs héritiers du XXe siècle dévoilent l'espace de phase où existe le chaos.

A chaque fois, en chaque lieu, ces points d'accord se séparent du sens commun pour constituer les axiomes "κοιναι εννοιαι", qui rendent possibles les démonstrations, l'élaboration de théorèmes et la résolution des problèmes (la duplication du carré, le calcul des surfaces, le problème des lunules pour la quadrature du cercle, etc.). Lorsqu'au XIXe siècle, Lobatchevski et Riemann modifient le cinquième axiome, ils rompent l'accord antique, mais en recréent un autre : ils engendrent de nouvelles géométries, qui ébranlent certes les habitudes ancestrales, mais permettent de résoudre de nouveaux problèmes de façon élégante et efficace. L'histoire des géométries n'est pas relativiste : elle montre plutôt comment les problèmes ne se posent et ne se résolvent que sur une base et dans un repère clairement définis. Il faut accepter et assumer l'audace des définitions artificielles. De même l'éthique doit créer son espace, ses objets, ses éléments, pour que nous puissions en débattre et nous mettre d'accord. La raison de ses piétinements actuels réside sans doute dans son incapacité à définir clairement ce dont elle parle : la dignité, le développement durable, le commerce équitable, le préjudice, etc. Qu'importe que ses axiomes évoluent, s'ils permettent de résoudre de nouveaux problèmes. Il ne s'agit pas de consensus : l'éthique n'a pas pour fonction de produire une bonne conscience collective, qui correspondrait à la mise au jour de cet inconscient collectif gisant, comme par miracle, à l'intersection de nos opinions. Elle ne constitue pas non plus une donnée naturelle de l'homme ; pas plus que la politique, l'esthétique ou la science. Articulant nature et culture, ces affaires humaines qui connaissent le monde et l'homme désignent le propre de l'homme qui s'affirme libre et responsable à travers elles. A

l'instar de ses sœurs, l'éthique s'avère construite par les hommes avec les risques qu'entraîne toute entreprise proprement humaine : les sciences peuvent errer, les politiques engendrer la violence, l'esthétique oublier le beau. Nous pouvons oublier le bien et le juste. C'est à leurs actes qu'on juge de la vérité des disciplines humaines, théoriques ou pratiques ; le progrès des sciences et des techniques, la justice politique et les œuvres d'art constituent des actes que nous pouvons évaluer. Quels sont les actes posés aujourd'hui par l'éthique ?

L'urgence et le cas

Encore une remarque : si la géométrie résout des problèmes réels, elle ne vit pas dans la temporalité de l'urgence. Elle revendique même l'a-temporalité, comme elle recherche l'universalité de ses objets, de son espace, de la communauté humaine qui la cultive. Les solutions euclidiennes ne sont pas devenues fausses après l'établissement de la topologie ni des géométries non-euclidiennes. Elles demeurent vraies, universelles et a-temporelles : la duplication du carré, les théorèmes de Pythagore et de Thalès n'ont pas changé ; c'est l'espace des solutions qui s'est révélé restreint dans la géométrie euclidienne, l'éventail des modalités de résolution qui s'est montré incapable d'envisager et de poser d'autres problèmes que rencontrent par ailleurs les mathématiques ou la physique. C'est pourquoi l'histoire de la géométrie ne reste pas figée à son origine grecque, quoique la géométrie en tant que telle demeure a-temporelle, non soumise aux exigences de l'urgence. Elle dépend certes de son époque : avant Lobatchevski ou Riemann, nul ne perçoit le besoin de nouvelles géométries ; avant Leibniz, puis Poincaré, nul n'envisage une géométrie des qualités de voisinage et de transformations. Etrangère à l'urgence, douée d'objets hors du temps, en réponse à son temps pourtant, la géométrie définit non seulement un espace mais un temps propres. L'éthique doit savoir ouvrir ce nouvel espace-temps : en réponse aux questions de son temps, elle doit se libérer de l'urgence pour penser le cas à la fois dans sa singularité émergente, et comme s'il formait une représentation *hic et nunc* de l'universalité à laquelle elle se trouve appelée. Aristote nommait ce temps libéré, cette occasion exemplaire, cette figure de l'universel, le « κειρος » : seule l'action humaine en révèle la fécondité, car elle discerne dans le flux turbulent des urgences, un point critique d'où peut émerger le meilleur. Elle transforme le cours du temps indifférent en une série de décisions singulières capables de faire advenir le meilleur, eu égard aux circonstances. « La prudence a pour objet ce qui est propre à l'homme et ce sur quoi peut s'exercer la délibération. (...) Or nul ne délibère sur ce qui a un caractère de nécessité, non plus que sur ce qui ne relève pas de quelque fin, mais sur ce qui constitue un bien réalisable. L'homme de bon conseil

est donc celui qui tend, en suivant les calculs de la raison, vers ce que l'homme peut réaliser de meilleur. » (*Ethique à Nicomaque*, VI, 7) En passant du point de vue de l'urgence à celui des circonstances, le décideur modifie son rapport au temps. Car si l'éthique demeure soumise aux injonctions d'une législation à promulguer, d'un accord commercial ou d'un règlement de dette international à conclure, d'un chantier à bâtir ou d'une vie à achever, l'éthique ne peut prétendre à la vérité : elle demeure dans l'ordre du fait et des opinions, relative aux personnes, fruit de *lobbying* ou d'inquiétude collective. Elle vend une bonne conscience à un prix modique ; elle ne résout pas le problème.

Voici donc une définition de la décision éthique : un objet universel, dans un espace neutre et dans un temps délivré de l'urgence, comme celui de la page blanche (que ne remplissent pas les traces de l'opinion), capable de représenter toutes les figures (ce sur quoi porte la décision) qui rend possible une communauté - à la limite universelle - capable de s'accorder sur l'interprétation des problèmes et des solutions. Cet objet universel constitue le fruit d'une promesse, promesse originelle et personnelle qu'un expert pose devant une communauté : il ne préexiste ni à la science ni à l'expérience, mais il les couronne, comme la beauté constitue la fleur de la jeunesse. Riche de savoirs et d'expériences, l'expertise scientifique et technique demeure neutre : ni utile ni nuisible par définition, son sens dépend de son but et de son usage. Elle s'avère efficace et forte, parce qu'elle suit un progrès cumulatif, mais elle se révèle faible ou parfois barbare, parce qu'elle ne peut trouver son sens en elle-même. Son couronnement ou sa vérité résident dans le sens de ses effets, dont il revient à l'éthique de discerner, d'anticiper et d'interpréter l'utilité ou la nuisance.

Ulysse

Qui est donc cet expert qui s'engage, décide et peut évaluer sa science, sa technique et sa pratique à l'aune de la mesure éthique ? De partout chantent les sirènes de l'impossible, qui dénoncent l'incompatibilité entre l'économique et le juste, l'universel et le local, le court et le long termes. Ces raisonnements souvent justifiés, en tout cas raisonnables et sérieux, ressemblent aux sirènes homériques, lorsqu'elles cherchent à séduire les oreilles d'Ulysse pour l'empêcher d'achever ses pérégrinations et l'attirer au fond des eaux incertaines. Il faut savoir se boucher les oreilles pour discerner le chemin, la direction et le sens, sous menace de plonger dans le tumulte et le chaos. Ballotté par la colère des dieux, Ulysse doit se confier à son propre courage (*Θυμος*, *Odyssée*, XII, 58). A la Renaissance encore, Ulysse incarnait l'humaniste nouveau des temps modernes : émerveillés par les inventions de l'imprimerie,

confrontés à la poudre à canon dévastatrice, étonnés de la découverte inouïe d'un Nouveau Monde, inquiets de l'épidémie des guerres de religion qui déchiraient l'église chrétienne et paniqués par la contagion de nouvelles maladies comme la syphilis, les contemporains se sentaient aussi perdus, que nous le sommes face à l'astrobiologie, le clonage, les conflits religieux et l'arme nucléaire ; Dieu semblait aussi caché qu'aujourd'hui ; il fallait donc inventer un personnage savant en techniques, en sciences, en médecine, mais surtout capable de gouverner la nef jusqu'à bon port afin de permettre un futur possible à ses enfants. Sous le Grand Roi, en pleine querelle théologique sur la grâce et le mérite, Fénelon reprit la plume d'Homère pour élaborer le programme du fils d'Ulysse ; il écrivit les aventures de Télémaque, digne héritier de son père, après vingt cinq siècles. Au XXI^e siècle, dans une société qui se proclame agnostique ou athée, la figure homérique demeure actuelle. Les multiples ruses du héros « πολυμηχανος » ne servent à rien, si elles ne trouvent la sagesse qui les oriente et les guide vers la patrie, où sa famille (Pénélope), son peuple (Ithaque) et son futur (Télémaque) l'attendent. Ici ou là, des groupes reprennent aujourd'hui le récit éthique. Lorsque, par exemple, des étudiants, experts en médecine, pharmacie ou en infirmerie, se regroupent pour réfléchir ensemble, ils suscitent la figure tutélaire d'Ulysse ; ils créent cet espace géométrique qui rend possible l'invention, l'intelligence et la sagesse ; ils agissent comme Diogène, lorsqu'il jetait l'animal en marche. Ils poursuivent les aventures d'Ulysse et de Télémaque à travers les péripéties de l'odyssée globale, que parcourent les hommes de notre temps. L'éthique ne peut exister ailleurs ni autrement qu'en ces communautés, où chacun apporte son expertise et s'engage envers ses pairs à élaborer la fine fleur de l'intelligence, ce qui vient en plus, comme la beauté à la jeunesse : la sagesse et la bienveillance envers les hommes d'aujourd'hui et de demain.

Notre maison

L'éthique a pour tâche de construire le monde de demain : notre maison, locale et globale. Comme Ulysse a bâti sa demeure autour de l'olivier, dont il a fait sa couche nuptiale en l'enracinant en sa terre natale, il a dessiné le repère où orienter son odyssée vers un but. Construite sur une île au milieu des flots qui symbolisent l'absence de repères, la maison désigne le seul point fixe au milieu des vicissitudes de l'existence : en tant qu'unique but, elle énonce la vérité du voyage, elle en indique le sens. Le monde est notre maison : île quelque part dans l'univers, où s'enracinent notre vie et notre humanité.

3. EN BREF...

BILAN DE LA RENTREE

Adhérents 2002-2003.....	225
Préparation concours	36
<i>Philosophie</i>	17
<i>Histoire-géographie</i>	19
Groupes ouverts de réflexion.....	189

ACTES DU COLLOQUE TRANSMETTRE ?

Souscription au tarif préférentiel de **15 €**
(au lieu de 21 € prix public)

Parution prévue pour Juillet 2003, livre

- à retirer à la Maison de l'Emmanuel
20 rue Ste Hélène Lyon 2^{ème} – M^o Bellecour
- envoyé à votre adresse moyennant une
participation aux frais de port de 3,5 €

- chèque à l'ordre du Collège Supérieur -

NAISSANCE

Nous apprenons avec joie la naissance de
JEANNE
premier enfant d'Arnaud et Claire Bordesoulle
le 8 octobre 2002.

4. AGENDA

MESSE DE NOEL

célébrée dans l'oratoire du Collège Supérieur

JEUDI 19 DECEMBRE 2002
à 18h30

elle sera suivie d'un pot amical.

VACANCES D'HIVER

Le Collège Supérieur
sera fermé
du samedi 21 décembre 18h
au jeudi 2 janvier 8h30

"LE SEXE", OU LE CORPS ETRANGER

conférence de **Dominique FOLSCHEID**
professeur de philosophie
à l'université de Marne-La-Vallée,
auteur de *Sexe mécanique*, Ed. la Table Ronde
où il analyse les divers modes d'expression du
sexe, son imaginaire, son imagerie, son discours,
ses actes, dont les formes modernes de la
pornographie constituent un condensé.

JEUDI 23 JANVIER 2003
à 20h00
au Collège Supérieur

Plein tarif : 5 €

Tarif réduit : 3,5 €

- gratuité pour les adhérents -

En collaboration avec l'OIDE⁽¹⁾ et l'Institut
Montaigne, le *Collège Supérieur* prépare un
colloque international ayant pour thème :

L'INTEGRATION PAR L'AUTONOMIE DES ETABLISSEMENTS SCOLAIRES

Ce colloque réunira des experts internationaux
(de plus de 15 pays) et se déroulera **le 14 juin**
2003 dans les salons de l'Hôtel de Ville de Lyon.

Il sera précédé le **13 juin** d'une conférence
publique de Roger FAUROUX, ancien ministre.

(1) l'OIDE⁽¹⁾ *l'organisation internationale pour le*
développement de la liberté d'enseignement, qui siège à
Genève, est une O.N.G. avec statut consultatif auprès de
l'O.N.U. et de l'UNESCO, présente dans plus de 50 pays.

LE COLLÈGE SUPÉRIEUR
17 RUE MAZAGRAN 69007 LYON
TÉL. 04 72 71 84 23 FAX : 04 78 72 58 81